# Autopsie d’une manipulation

**Fabien Rodhain**
**Carmen de Wasseige**

**DU MÊME AUTEUR (Fabien Rodhain)**

*Petit manifeste du rebelle engagé – de l'indignation positive (essai - poche),* Éditions Jouvence, 2011
*L'homme qui ouvrit les yeux* (roman), Éditions du Souffle d'Or, 2010
*Et si j'y croyais ?* (roman), Éditions Édilivre, 2008

**AUX ÉDITIONS JOUVENCE**

*N'oublie pas d'aimer,* Frédéric Ploton, 2012
*N'oublie pas d'être heureux*, Frédéric Ploton, 2012
*Les fabuleux pouvoirs de la psychologie positive*, Yves-Alexandre Thalmann, 2012
*Psycho positive, mode d'emploi*, Monique Borcard-Sacco, 2011
*Petit traité de contre-manipulation*, Yves-Alexandre Thalmann, 2009

**ÉDITIONS JOUVENCE**

France : ABC 3 – 80, rue Douglas Engelbart – 74160 Archamps
Suisse : CP 184, 1233 Bernex-Genève
Mail : info@editions-jouvence.com
Site internet : www.editions-jouvence.com


ISBN : 978-2-88911-384-2

Mise en page intérieure : Caroline Delavault
Maquette de couverture et réalisation : Stéphanie Roze et Audrey Bachmann
Image couverture : © detailblick
Graphismes intérieurs : Fotolia.com © Seamartini Graphics

# Sommaire

# Avant-propos

L'ouvrage que vous avez dans les mains est le premier d'une collection que nous espérons pleine de vie : les romans à clefs.
Il est communément admis que le cerveau humain se compose de deux hémisphères : à gauche le rationnel, le yang, plutôt masculin ; à droite le siège de l'intuition, du yin, plutôt féminin. Bien sûr, tous deux sont présents en chaque être, mais nous avons généralement une préférence. Traditionnellement, les ouvrages s'adressent soit à un hémisphère, soit à l'autre. Pour prendre des exemples frappants, un guide théorique ou une démonstration scientifique s'adressent à l'hémisphère gauche, quand un conte ou une chanson interpellent l'hémisphère droit.
De fait, nous savons depuis longtemps qu'il est particulièrement puissant d'adresser les deux hémisphères. Telle est l'ambition de cet ouvrage, dont les deux parties s'éclairent mutuellement : un roman à part entière, suivi de son *livre des clefs*, qui vous propose des décodages pragmatiques s'appuyant sur le roman.
L'idée globale est de vous donner à la fois du plaisir et un éclairage des jeux de manipulation, afin que vous puissiez les déjouer… et devenir toujours un peu plus maître de votre vie.

## Recommandation de lecture

Lire le roman avant le *livre des clefs* vous permettra de vous imprégner des personnages et des situations. Cet acquis sera alors présent en vous lors de la lecture du *livre des clefs*, et viendra illustrer spontanément les différents outils qui y sont proposés. Ce concept innovant

vous permettra d'évoluer facilement et de manière ludique dans un ouvrage de développement personnel : à ce stade, il vous suffira en effet de vous laisser porter par le *livre des clefs* pour être touché au cœur de vous-même, et cheminer. Vous pourrez même relire les passages du roman qui illustrent les propos du *livre des clefs*, grâce aux renvois figurant dans sa marge.
Maintenant, vous êtes libre de faire l'inverse, ou encore de lire uniquement le roman ou le *livre des clefs*… C'est vous qui voyez : l'ouvrage le permet !

**Petits outils pratiques**
Vous trouverez après le roman, une liste des principaux personnages et de leurs liens. « À n'utiliser qu'en cas de besoin » !
Quant à l'interaction entre roman et livre des clefs, elle est facilitée par la table de correspondance, en fin d'ouvrage.
Enfin, vous trouverez, également dans les dernières pages, un lexique des principaux concepts abordés dans le livre des clefs.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à lire cet ouvrage, que nous en avons eu à l'écrire.

**Carmen de Wasseige et Fabien Rodhain**

# Autopsie d'une manipulation

*Le roman*

**Fabien Rodhain**

# Chapitre I

# Août 2013

## *Le vieux monsieur à l'hôpital…*

À grand-peine, l'homme utilisa la potence pour se redresser. Il s'assit sur le bord de son lit et soupira. Transféra péniblement son poids sur une jambe, puis sur l'autre. Souffla, en prenant appui sur le mur : la tête lui tournait. Se dirigea à petits pas vers la fenêtre ; il pleuvait. Mieux, le ciel, noir, annonçait une journée sans la moindre embellie possible. Une onde de joie, microscopique mais vitale, parcourut son échine. Au moins les autres, à l'extérieur, les vivants, ne profiteraient pas de cette journée estivale. Pas de barbecue dans les pavillons de banlieue, pas de rafraîchissement dans les fontaines parisiennes, pas de balades en bord de Seine pour les amoureux. Parfait.

Il recoucha péniblement son squelette osseux, posa sur l'oreiller son crâne devenu chauve, puis la joue gauche, tout aussi creusée. Il ferma les yeux. Son esprit valsait. Foutues drogues… Son père apparut, costume trois pièces, cravate sombre. Pourquoi s'imposait si souvent à lui l'image de celui qui l'avait renié depuis bien longtemps ? L'homme, puissant, impressionnant, tenait à bout de bras le bulletin scolaire de l'enfant. « *Cinquième de ta classe ! Combien de fois devrai-je te répéter que la médiocrité n'a pas sa place dans cette famille ? Viser le podium est un minimum ! Et encore, ne suis-je pas exigeant : si tu avais connu ton grand-père ! Être le meilleur ou mourir, telle était sa devise !* » La mère, absente et interdite, les yeux tendus vers un horizon imaginaire. Lui, l'enfant, le petit, le faible, le regard vers le sol, la honte le disputant à l'indignation. Sa moyenne qui frisait les quinze sur vingt, son père

s'imaginait peut-être qu'il l'avait obtenue sans travailler ? Croyait-il vraiment qu'il ne l'avait pas visé, ce fameux podium ? Comme il aurait aimé être félicité, rien qu'une fois…
À la fin de l'année suivante, la fierté du père : « *Enfin, à la bonne heure… troisième de ta classe ! Comme quoi, tu vois Valentine, quand on le secoue un peu… et ce n'est pas fini ! Je suis certain que tu finiras par être le meilleur, fiston. Je te fais confiance !* » Un homme si aveuglé par son propre reflet, qu'il en était incapable d'imaginer son fils ayant triché, pour la première fois de sa vie. Comment aurait-il pu faire autrement ? Il était question de réussir. Il était question d'obéir. Il était question d'être aimé.
Puis les beaux postes, les gros salaires, les voitures et les appartements de luxe, les femmes que suivent tous les regards. Une vie vouée à sa seule véritable maîtresse, son inspiratrice, sa muse : la réussite, que le monde doit admirer. Tous les efforts, au besoin les compromissions, pour qu'elle s'offre à lui. Et lorsqu'elle ose se refuser : la triche, le mensonge, la mise en avant par des signes extérieurs, de ce qui manque à l'intérieur. L'histoire du bulletin qui se répète, inlassablement. Et toujours aux abonnés absents, la reconnaissance du père, comme s'il continuait à souffler : « *Ce n'est pas assez. Tu n'es pas encore le meilleur ! Tu dois être le meilleur… tu dois être le meilleur… tu dois être le meilleur…* »

Clef I ⇧ p. 248, 249 et 256

Mais pourquoi ces images venaient-elles le torturer à présent, lui qui avait tout réussi dans la vie, et s'apprêtait probablement à lui tirer sa révérence ?
Un coup bref à la porte de la chambre, du genre obligatoire, mais qui n'attend pas de réponse. Le Professeur entra d'un pas décidé, suivi par ce qui ressemblait à une cour royale, tout de blanc vêtue. Faussement sûre de lui, la personnalité lança gaillardement : « Bonjour ! Alors, comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

- Comme un octogénaire qui aimerait en finir avec son organisme en voie de décomposition, plutôt que de continuer à faire partie du casting de cette mascarade.

- Allons bon… j'arrive pourtant avec une bonne nouvelle.

- Je crains pour vous que ce ne soit impossible. La seule bonne nouvelle que je puisse imaginer, serait mes retrouvailles avec les autres canailles qu'a portées cette terre et qui me précèdent, là où elles sont. Mais vous n'avez pas ce pouvoir, Docteur… serment d'Hippocrate oblige, n'est-ce pas ? » Un silence pesant, avant que le Professeur poursuive : « Je suis persuadé d'avoir trouvé le traitement adapté.

- Je m'en contrefous.

- Enfin… comment pouvez-vous réagir de cette manière, vous ? Je comprends que votre situation soit difficile, j'avoue même que je n'aimerais pas être à votre place, mais… allons bon… je vous parle de votre vie ! Je vous parle de la recherche médicale ! Je vous parle des médecins anglais et nord-américains, que j'ai activés autour de votre cas, qui se sont passionnés, qui se sont décarcassés… spécialement pour vous !

- Eh bien, je vous conseille de dire à vos confrères anglais, nord-américains, du Zimbabwe et à qui d'autre veut l'entendre, que je suis aux abonnés absents. Foutez-moi la paix, laissez-moi mourir tranquille. Ces foutus médicaments… j'ai assez donné. »

Le Professeur demeura comme suspendu, les deux mains sur le pied du lit, le corps légèrement penché au-dessus de celui-ci. Tous les regards étaient rivés sur lui, hormis celui du malade, qui tenait à exprimer le désintérêt le plus total.

Après un geste de dépit, le Professeur abandonna. Il lança en se retournant : « Je ne devrais probablement pas vous dire cela, mais votre attitude est une insulte à la médecine, de même qu'à votre propre intelligence et à vos convictions, qui nous ont tous inspirés.

C'est incompréhensible ! » Puis il sortit, suivi par les membres de sa cour, trop heureux de laisser derrière eux cette intenable tension nerveuse. Une fois dans le couloir, le Professeur marmonna : « Vieux bouc ! Dieu me préserve de devenir aussi con quand je serai vieux ! »

Le malade s'offrit un grand sourire, rien que pour lui : il avait été le meilleur. Et toute victoire, aussi infime fût-elle, était bonne à prendre. C'était la preuve qu'il lui restait une petite étincelle de vie.

# Chapitre 2

# Années 60

## *Comment le marketing s'invite dans l'industrie du médicament*

### *1*

Matthieu remercia le serveur, avala une gorgée de bière puis alluma une Gauloise brune. Il avait beau être reconnaissant aux Américains d'avoir libéré son pays, apprécier le rock'n'roll et le whisky, jamais il ne se ferait à ces insipides cigarettes blondes qu'ils avaient apportées avec eux.

Il apprécia le moment. Quelle liberté, depuis qu'il était militaire ! Ne plus avoir à verser la majeure partie de son salaire à ses parents suffisait à rendre supportables à ses yeux les contraintes de la discipline. Il y avait bien l'effrayante Algérie, mais étant affecté à un bâtiment dont la mission était d'effectuer des rotations entre Toulon et Alger, ses risques personnels étaient somme toute assez minimes. Et puis, la guerre était pour lui comme un état de fait : après le bruit des bottes, qui avait salué sa venue au monde en 1939, le pas de l'oie avait terrifié ses premières années de vie. Sans compter que, dans sa région, les récits familiaux faisaient la part belle aux tristes histoires dont la victime était mosellane et le bourreau, allemand. L'Allemand, le boche, le schleu, le fritz, le boulon, le teuton, le casque à pointe. L'occupant entre 1870 et 1918, l'ennemi ensuite. Après 45, était venue l'Indochine. Et à

présent l'Algérie, qui d'ailleurs n'était pas une guerre – qualificatif prohibé officiellement – mais une *opération de maintien de l'ordre*. À un détail sémantique près, la France était donc en guerre depuis la naissance de Matthieu, vingt-et-un ans plus tôt.
Mais surtout, la plus belle liberté pour lui, c'étaient les filles. À sa capacité de séduction, qu'il se prouvait en multipliant les conquêtes, il ajoutait un atout majeur, dans cet uniforme marin qu'il promenait avec fausse désinvolture, dans les villes portuaires et même en permission comme ici, à Paris, où il venait pour la première fois. Il avait passé la fin de l'après-midi à marcher au bord de la Seine, admirant les reflets du coucher de soleil sur le flanc de Notre Dame, et espérant que l'aura qu'il était persuadé de promener autour de lui ferait son effet. Impensable de passer cette nuit seul ! Idéalement, la belle l'inviterait même chez elle, lui évitant ainsi de devoir louer une chambre d'hôtel bon marché.
Jetant un regard vers plusieurs clients du bar, il eut l'impression diffuse de ne pas être le bienvenu. L'uniforme, sans doute… les Parisiens étaient-ils favorables à une Algérie libre ? Voici qui était de nature à expliquer pourquoi son charme n'avait pas encore trouvé matière à se déployer ici. Demain il s'habillerait en civil, pour comparer. Ressentant le besoin de se dégourdir les jambes, il demanda au serveur combien il lui devait. Il le fit répéter, n'en croyant pas ses oreilles : presque trois fois le prix habituel ! Il régla, manquant de l'aplomb nécessaire pour s'offusquer. Puis s'étonna, en saisissant la carte posée devant lui : celle-ci était nommée « *menu* », alors qu'il était dans un café, et non un restaurant. Elle présentait même un titre assez curieux : « *Rendez-vous au Café de Flore* ». Et le prix du demi de bière était bien celui annoncé. Qu'est-ce qui justifiait un tarif aussi farfelu ? La décoration était somme toute assez banale, de même que l'ameublement simple et classique de bistrot, à base de chaises et de banquettes en bois et

cuir rouge, par ailleurs tout juste confortables. Mais il y avait dans l'ambiance quelque chose de particulier : l'air saturé de fumée portait une sorte de passion, d'emportement, sensible aux quatre coins du bar.
Une odeur connue lui chatouilla les narines. Il se tourna vers sa gauche, et vit un homme fumant la pipe, un paquet d'*Amsterdamer* posé sur la table. Ce fumet, Matthieu l'aurait reconnu entre mille, de par la consommation qu'en faisait son père. Le complet trois pièces de l'homme était d'une élégance austère et assortie à la femme assise en face de lui et qui, elle aussi, accusait une bonne cinquantaine d'années. Tout en bourrant sa pipe dans un geste qui tenait autant de la posture que du besoin, l'homme s'emporta théâtralement, en s'adressant à sa compagne : « Comprenez-moi bien… je ne suis absolument pas pour le totalitarisme, vous le savez, tout de même !

- Il me semblait ! Et pourtant… cette idée d'aliéner les libertés individuelles…

- Suivez mon raisonnement, ma chère. Les libertés individuelles conduisent à un effet opposé à l'intention générale et, partant, à l'aliénation de la liberté collective. Vous m'accorderez que la liberté de l'homme est aliénée par les sociétés féodales ou capitalistes. C'est donc le groupe qui doit choisir librement de regrouper les libertés individuelles, pour permettre le développement de l'intention générale. Une telle *aliénation de la liberté individuelle* – pour la nommer telle que vous le faites – n'est donc pas, par essence, *totalitaire*, puisque choisie. »

Comme la femme se taisait à présent, bien que n'étant manifestement pas convaincue, Matthieu émit l'hypothèse que cette discussion était entre eux un sujet de discorde. Il suivit une impulsion qu'il regretta rapidement, en rompant le silence pour s'adresser à l'homme : « Excusez-moi, Monsieur, mais sans le vouloir, je vous

ai entendu. Je ne peux qu'être d'accord avec Madame, au moins dans une certaine mesure : si je ne m'abuse, vous évoquez ici un idéalisme proche du communisme, or le communisme est une belle théorie humaniste mais probablement inapplicable concrètement, comme nous le voyons dans le monde !

- À qui avons-nous affaire, Monsieur ?

- Je m'appelle Matthieu Rocher.

- Et que faites-vous dans la vie, Monsieur Rocher, quand vous ne défendez pas *le drapeau outragé*, de l'autre côté de la Méditerranée ?

- Je… j'étais… je suis cadre dans la fonction publique… mais je suis aussi philosophe, à mes heures… j'ai eu un prix national, à l'âge de treize ans…

- Ah. Très bien. C'est très intéressant. Veuillez nous excuser, Monsieur, mais nous devons partir, à présent. »

L'homme se leva, imité par la femme. Une fois ceux-ci sortis, Matthieu héla le serveur : « Excusez-moi… par hasard, connaîtriez-vous l'homme et la femme qui viennent de partir ?

- Vous voulez dire… le couple qui était assis juste là, à côté de vous ?

- Oui.

- C'étaient Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ! Vous ne les avez pas reconnus ?

- Si, bien sûr ! Je voulais juste vérifier. »

Clef 2 ⇧ p. 266

Marchant tête basse, Matthieu se sentait petit. Mi-ridicule, mi-jaloux. Il écrivait bien, était capable de disserter sur n'importe quel sujet, ou presque. Finalement, qu'avait-il à leur envier ? Probablement une question de chance.

Il se remotiva pour ne pas passer la nuit seul et, au prix d'une baisse de ses exigences à mesure que les heures avançaient, il y parvint.

# 2

« Alors, Caillou, et cette virée dans la plus belle ville du monde ? demanda Mario, en s'attablant à la cantine. Mario était un Marseillais, fils d'un immigré italien qui avait fui son pays après la prise de pouvoir de Mussolini. Il avait demandé la nationalité française, tout en se portant volontaire pour servir son pays d'adoption. Pour lui, toutes les colonies étaient peuplées de races inférieures.

- Une belle ville, répondit Matthieu. De là à en faire la plus belle du monde… C'est pendant ses classes, que Matthieu avait hérité du sobriquet dégradant de *Caillou* – insultant diminutif d'un rocher, son nom de famille. Un cadeau de son sergent instructeur. C'était humiliant, mais il s'y était fait.

- Qu'est-ce qu'on en a à foutre, de la beauté de la ville ? Tu sais bien de quoi je te parle ! Les Parisiennes, elles sont aussi belles qu'on le dit ? C'est autre chose que les Algériennes, non ? Tu en as sauté combien ? » Matthieu n'avait pas très envie de répondre, mais il savait que l'autre ne lâcherait pas. Comme souvent en pareilles circonstances, il décida de faire le coq : « Je n'ai pas compté. Au moins une par soir.

- Tu veux dire une… différente, chaque soir ?

- Bien sûr !

- Alors, ça en fait… cinq ?

- Oui, je crois.

- Il croit… non mais, vous entendez ça, les gars ? Il a tellement de succès, le Caillou, qu'il ne les compte plus ! Je me demande comment il fait… c'est quand même pas avec son nez tordu… » Mario mesura son effet sur son public, qui riait de bon cœur mais attendait bêtement la chute qu'il voyait venir, pour s'esclaffer. Puis il conclut le show : « À moins que tu n'aies autre chose de tordu, qui leur fait des trucs spéciaux, aux filles ? »